

PORTUGAL

textes et poèmes choix et présentation de Hugo Martinho

ANTONIO LOBO ANTUNES

EUGENIO DE ANDRADE

AL BERTO

HERBERTO HELDER

donnés à entendre par

Pierre Louis Péclat et Jacques Roman

Jeudi 31 mai et vendredi 1er juin à 20h Samedi 2 juin à 11h

RESERVATION INDISPENSABLE

par téléphone, les lundi/mardi/mercredi de 18h30 à 21h 078 803 24 86

Ce nouveau cycle de lectures à Espace Eclair, consacré à la littérature portugaise, se déroulera en 3 temps, chacun commencé par une chronique d'António Lobo Antunes (1942). D'abord seront entendus un texte sur l'enfance suivi d'extraits d'un long poème intitulé *Du Monde* (1991 et 1994) écrits par le poète Herberto Helder (1930) né à Funchal dans l'île de Madère. Ensuite, sera lu un extrait d'un autre long poème, *Lumineux noyé*, composé par Al Berto (1948-1997). « Et si la mort t'oubliait » commence ainsi ce poème où l'on entendra un dialogue entre un Je et un Tu, un mort et un vivant qui, à deux et en inversant les rôles, ensorcelleront la disparition et l'absence. Enfin, à deux voix et en alternance, sera donné à entendre une sélection de courts poèmes par Eugénio de Andrade (1923-2005) qui traitent, avec simplicité, évidence et étrangeté, de la netteté de l'été, de la fraîcheur du désir et des corps, de la transparence de la chaleur épaisse.

Ainsi, un itinéraire géographique est proposé : du sud au nord du Portugal, de la ville blanche et lumineuse qu'est Lisbonne à la ville de Porto, sombre, timide, ouvrière et marquée par la chaux ; des terres arides, suffocantes mais accueillantes de l'Alentejo à l'abondance voire l'exubérance inquiétante de la vie sur l'île de Madère pleine de (trop) vifs parfums.

Sans avoir l'intention de donner à cette lecture et à cette notice l'allure d'un manifeste, nous précisons, toutefois, qu'il fut choisi de sortir des sentiers trop battus d'un Portugal pays du sentiment, de l'âme et de la fameuse *saudade*, de même que le pays d'un seul écrivain, Fernando Pessoa. Il nous sembla plus judicieux de faire résonner le corps et la saveur du jour ; non la langue spiritualisée, mais la langue charnelle, tantôt crue ou jaillie par vagues inquiétantes d'images claires ou énigmatiques, tantôt fraîche, tonique, se débattant, en corps à corps oral et poétique, avec les forces qui contredisent la vie. A l'itinéraire géographique s'est ainsi superposé un parcours poétique qui conduit à l'épaisseur de l'été et du mois d'août, au « cœur du jour ».

Herberto Helder a choisi de vivre dans une sorte de clandestinité, en retrait de tout ce qui est vie littéraire mondaine, refusant tous les prix que l'on souhaite lui attribuer depuis longtemps. Après avoir été météorologue, rédacteur de publicité pour la pharmacie, marin, ouvrier dans une forge, responsable des bibliothèques itinérantes pour le compte de la fondation Gulbenkian, rédacteur de nouvelles internationales pour la radio, co-directeur d'une maison d'édition, reporter de guerre, collaborateur à la revue *Nova*, et j'en passe, il vit depuis de nombreuses années retiré à Cascais¹, collé à Lisbonne en bordure d'océan. Sa poésie se caractérise par une sorte d'hermétisme des images qui s'élaborent dans le jaillissement et l'explosion des formes, des couleurs, des cris, des parties du corps comme des lames que l'on porte en soi.

Al Berto, né Alberto Raposo Pidwell Tavares, est le poète de transgression et de la provocation, mais aussi de la solitude intérieure et de la vitalité des mots capables d'envoûter les forces négatrices de la vie, y compris la mort : « On ne peut parler que de soi-même. Moi je ne sais rien des autres. Si ça c'est du narcissisme, regarder dans le miroir et tuer celui qui

¹ Ces informations sont tirées de Herberto Helder, *Le poème continu* (1961-2008), Poésie / Gallimard, 2010, pp. 293-294.

s'y trouve... »². La quasi-totalité de sa poésie fut consignée dans un recueil intitulé *La Peur*. Lorsqu'il élabore *Lumineux noyé* (1996), il se sait atteint d'un cancer, mais la lente érosion de soi par la maladie est ici source de combat victorieux et souffle de vie.

Eugénio Andrade incarne la figure incontestée de la poésie portugaise de la seconde partie du vingtième siècle. Il est également le poète le plus traduit. Il est associé à la ville de Porto. Même s'il est né à Póvoa de Atalaia, dans la Beira Baixa, loin de l'océan, de l'autre côté du pays, il est le poète de la lumière, de la mer, du silence, des corps et de la beauté.

Depuis 1993, António Lobo Antunes est invité à tenir une chronique hebdomadaire. Il regarde cet exercice avec un mépris certain, le considérant avant tout comme un divertissement pour lecteurs de journal du dimanche, pratiqué à des fins pécuniaires. Il n'en demeure pas moins que le lecteur de ces chroniques est d'emblée frappé par leur dimension littéraire qui leur confère le statut de nouvelle, de conte voire de court essai sur l'écriture.

Nous avons cru décelé un motif qui réunit les quatre écrivains, celui de l'océan et des vagues. Ainsi, avec Herberto Helder, la vague se donne à saisir dans le jaillissement et l'explosion des images poétiques qui se décomposent comme des pétales d'eau quand l'onde grande vient battre contre un rocher et se désagrège en pluie qui nous rafraîchit. On est envoûté par ce spectacle comme on est envoûté par les vers du poète. La vague d'Al Berto vient déposer à nos yeux de lecteur surpris un « lumineux noyé » qui s'exprime depuis un lieu mal défini. Ce tombeau n'est ni plainte ni résignation, encore moins capitulation. Bien au contraire, il est force vive des mots, de la tendresse, de l'hésitation, de l'amitié et de l'amour : cette vague qui dépose un mort nous conduit avec ténacité vers la vie. La vague d'Eugénio de Andrade, c'est d'abord la clarté du jour, l'accueil de la lumière qui est le lieu le plus familier de l'existence quotidienne, mais cette vague charrie également la dimension tragique de la vie et le désir étrange qui doit être vécu, enfin, à l'écart de la faute. La vague d'António Lobo Antunes est celle qui menace de faire céder la vaisselle mal empilée des jours et des années, contre laquelle on peut tenter de se défendre, pourquoi pas, avec les mots, l'intelligence de l'écriture et l'amitié en écho à l'amour qui a un âge avancé.

Enfin, nous dirons, même si cette dimension n'apparaît pas dans les textes retenus, que ces quatre auteurs ont vécu de près ou de loin la longue période salazariste. Ainsi Helberto Helder et Al Berto se sont exilés et ne sont revenus au Portugal qu'après la révolution des œillets. Et nous savons que Lobo Antunes est fortement marqué par la guerre à laquelle il participa en Angola.

Bibliographie

António Lobos Antunes (1942), « Menuet d'un monsieur entre deux âges », in *Livre de Chroniques III*, traduction par Carlos Batista, Seuil, coll. « Points », 2008 (première édition chez Christian Bourgois éditeur, 2004).

António Lobos Antunes, « Explications aux béotiens », « Cœur du jour », in *Livre de chroniques IV*, traduction par Michelle Giudicelli, 2010 (première édition chez Christian Bourgois éditeur, 2009).

Herberto Helder (1930), *Du Monde* (1991), traduction par C. Mérier et N. Siganos, Edition de La Différence, 1997.

Herberto Helder, « Du Monde » (extraits) in *Le Poème continu* (1961-2008), Poésie / Gallimard, 2010.

Al Berto (1948-1997), *Lumineux noyé* (1996), traduction par E. Rabaté, L'Escampette, 1998.

Eugénio de Andrade (1923-2005), *Versants du regard et autres poèmes en prose* (1946-1986), édition bilingue, traduction par P. Quillier, Editions de La Différence, 1990.

Eugénio de Andrade, *Le sel de la langue* (1995), édition bilingue, traduction par M. Chandeigne, Editions de La Différence, 1999.

Eugénio de Andrade, *Les lieux du feu* (1998), édition bilingue, traduction par M. Chandeigne, L'Escampette, 2001.

Eugénio de Andrade, *Matière solaire* (1980), suivi de *Le poids de l'ombre* (1982), traduction par M. Chandeigne, P. Quillier et Maria Antónia Câmara Manuel, Poésie / Gallimard, 2004.

² « Silence et douleur des rues vides », entretien avec Ana Marques Gastão (26 avril 1997), publié dans *Lumineux noyé*, L'escampette, 1998, p. 50.